

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 52

Artikel: Causerie de fin d'année
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Causerie de fin d'année.

On l'a dit bien souvent, et on le répètera longtemps encore, le renouvellement de l'année sera toujours une époque de tristesse pour les uns et de réjouissance pour les autres : tristesse pour ceux qui ne vivent, pour ainsi dire, plus que du passé ; réjouissance pour ceux qui ont devant eux tout un avenir.

Généralement, celui qui a dépassé le milieu de sa carrière, ne voit pas l'année se terminer sans avoir à lutter contre de sombres pensées. Peut-être passe-t-il encore la soirée du 31 décembre avec une certaine gaité, dans l'animation du moment, sous l'influence d'un vin généreux ou les fumées d'un punch enivrant. Mais vienne le matin du 1^{er} janvier, le calme reprend bientôt le dessus, et il est de nouveau tout entier à ses réflexions. S'approchant de la glace avec une certaine hésitation, et à la vue des rides qui s'accroissent sur son visage fatigué, de sa chevelure qui grisonne et s'en va, il suppose avec inquiétude le nombre des années sur lequel il ose espérer. Il n'y a pas si longtemps encore qu'il pouvait épiler avec soin les cheveux argentés qui se montraient par ci par là ; maintenant, pour les faire disparaître, il faudrait dépouiller l'arbre.

Que sont devenus ces heureux moments où l'on prenait à pleine main une chevelure drue et touffue, où l'on rejetait négligemment en arrière ses flots abondants ? Aujourd'hui, hélas ! il faut ramener avec précaution sur les places désertes les frêles mèches qui restent, prenant grand soin de ne point les déranger en ôtant son chapeau !... Enfin, l'on s'attriste malgré soi, l'on broie du noir.

Et c'est tout simplement impardonnable. Représentez-vous ce que nous deviendrions si bon nombre de gens ne prenaient pas la vie par un meilleur côté ! Il n'y aurait aucune raison de ne pas s'abandonner à ces jérémiades chaque fois qu'une période de temps s'écoule, non seulement à la fin de l'année, mais à la fin de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour, et de s'écrier avec larmes : « Encore un pas de plus vers la tombe ! »

Ce serait vraiment à désertir notre pauvre planète.

Connaissant la fragilité humaine, celui qui, le premier, a eu l'idée de diviser le temps et a inventé les années, n'y a guère réfléchi ; car j'ai la conviction que, s'il n'était pas convenu que l'année doit recommencer le 1^{er} janvier, nous passerions tous ce jour-là comme tant d'autres jours, sans la plus légère émotion, sans pousser le moindre soupir.

Et revenant à ce que je disais plus haut, que me

font quelques cheveux de plus ou de moins sur la tête, que m'importent leurs mèches grisonnantes, quand j'ai l'assurance que tout n'est pas fini ici-bas, quand il m'est donné de pouvoir y faire quelque bien ?... Et que sont les années devant la jeunesse du cœur ?... Vieillir, disait Petit-Senn,

C'est peupler l'avenir d'espérances célestes,
 En bannir les projets qui n'ont rien que d'humain,
 Et de son existence abandonner les restes
 A qui l'avait donnée et la tient dans sa main ;
 C'est faire un peu de bien pour le mal qu'on put faire,
 Semer l'amour ici pour moissonner au ciel ;
 C'est, en la consolant, verser à la misère,
 Dans sa coupe d'absinthe une goutte de miel.

Ah ! ne plaignez point la vieillesse
 À qui les ans ont apporté
 L'indulgence avec la sagesse,
 Sans rien perdre de sa gaité !

Non, ne perdons point notre gaité : nous le répétons, on peut rester longtemps jeune par le cœur, par la douceur des sentiments, par la sensibilité, la fraîcheur des impressions, et aller ainsi bien longtemps sans s'apercevoir que l'almanach de Berne et Vevey et autres Messagers boiteux, se renouvellent en donnant leurs invariables pronostics : venteux, sombre, orageux, pluvieux, sec, froid et que sais-je.

Il ne faudrait pourtant pas se donner le change, et, lorsqu'on a un moment d'enthousiasme, lorsqu'on éprouve quelque vive et agréable émotion, lorsqu'un beau visage féminin vous charme comme à 20 ans, croire ingénument qu'on a cet âge, tandis qu'on frise la quarantaine. Depuis 25 ans, il n'y a plus moyen de jeter le trouble dans le cœur de la jeunesse et de la beauté ; il faut en prendre son parti.

Quelques personnes ont néanmoins le malheureux travers de méconnaître cette dure vérité, et c'est à leur intention que Legouvé a fait cette fine et spirituelle critique : « Je suis sûr qu'au moment où les vieillards de Troie se levèrent devant Hélène en s'écriant : Qu'elle est belle ! ils ne se souvenaient plus de leur âge ; ils se croyaient jeunes : ils l'étaient !... en dedans. En dedans, oui, mais en dehors ?... »

Cela dit, nous pensons que nous pouvons tous passer un jour de l'an qui ne nous fera pas trop sentir la marche du temps. Aux jeunes, nous dirons : Livrez-vous gentiment, et d'une manière agréable pour ceux qui vous entourent, à toute la sève, toute la vie, toute la gaité qui vous animent ; — aux gens plus âgés : secourez ceux qui sont dans le besoin, et sympathisez avec ceux qui sont attristés ; — aux

vieillards : recueillez les témoignages d'attachement de ceux qui vous sont chers, et jouissez en vous sentant revivre dans vos petits enfants.

En un mot, ne laissons point passer ce moment de l'année sans accomplir quelque bonne œuvre. Un auteur, dont j'oublie le nom, a écrit cette belle pensée :

« L'aumône pressante, c'est de l'argent ; l'aumône de réflexion, c'est une consolation ; l'aumône du cœur, c'est une larme !... Heureux ceux qui les pratiquent toutes trois ! »

L. M.

X..., le 20 décembre 1882

Monsieur le Conteur,

Cela vous intéressera peut-être de savoir comment ça s'est passé chez nous le jour de la nomination de notre concitoyen Louis Ruchonnet à la présidence de la Confédération. Quand notre syndic eut reçu la dépêche annonçant le résultat de l'élection, tout de suite il dit à sa femme qui tricotait près de lui : « Louise, donne voir mon brostou neuf, il faut que je sorte. »

— Alors, qu'as-tu de nouveau ?

— Regarde cette dépêche, et tu me diras toi-même s'il ne faut pas que je sorte.

— Hé bien, quoi, est-ce que je sais ce que ça veut dire, moi ?

— Ne sais-tu donc plus lire ?

— Que oui, mais des présidents, on en voit tous les jours ; n'es-tu pas président de la commune, toi ?

— Oui, mais ne comprends-tu pas que c'est autre chose, le Président de la Confédération suisse, et c'est un Vaudois qui vient d'être nommé, M. Ruchonnet !

— Avec ça qu'elle est tant grande, ta Confédération suisse, c'est à peu près le plus petit pays de l'Europe, n'y a pas besoin de tant faire de bruit pour ça.

— Acque ! tu ne veux rien comprendre ; tu es mal tournée.

— Oh ! que oui que je comprends.

— Et que comprends-tu ?

— Eh bien, je comprends que tu vas rentrer tard ce soir.

— Peut-être bien ; il en vaut la peine ! une fois n'est pas coutume.

— Et puis que Mossieu aura mal à la tête demain.

— Eh bien, que cela te fait-il ?

— Que ça te fait-il ! tu es drôle, toi ; qui est-ce qui te soignera, ce n'est pas ton président de la Confédération, je pense ?

— Probablement pas ; mais que veux-tu, il faut que j'aïlle ; allons, embrasse-moi pour te remettre de bonne humeur, je ne veux pas que tu me fasses la mine dans un beau jour comme celui-ci.

— Tu ne rentreras pas trop tard, alors ? tu sais que j'ai toujours tant peur avec cette politique.

— Allons, ne crains rien, Louise, on se donne plus de coups de langue que de coups de poing !

— A la bonne heure, ça vaut mieux ; mais tout de même, ne rentre pas tard.

Et voilà notre syndic endimanché dans le brostou neuf, botté de frais, son grand pochard sur l'oreille, les mains dans les poches, qui prend gravement la

direction de la Maison-de-ville, sa dépêche à la main.

C'est un bel homme, notre syndic, jeune encore, grand de taille, barbe noire, bon enfant, peu causeur, mais crâne et aimé de tous ses administrés.

— Où est le président de la jeunesse ? dit-il en entrant :

— Le voilà, répond celui-ci qui arrivait par la porte du fond.

— Ah ! mon mince, tu as déjà niflé quelque chose, toi !

— Oh que non, monsieur le syndic, seulement on se pensait bien qu'il fallait se tenir prêt.

— Eh bien, lis voir cette dépêche.

— Bravo, bravo... ça fait qu'il faudra sortir les pièces.

— N'y a pas de doute, dépêchez-vous !

— Et la poudre ?

— Tiens, voilà un bon pour dix livres ! Es-tu content ?

— Oui, M'sieu le syndic... mais... mais...

— Mais quoi, que veux-tu encore ?

— C'est pour ce qui est rapport au boire, dit le jeune homme.

— Ah, ah ! je t'attendais là, vous n'êtes pas des hommes à tirer à sec, vous autres ; tiens, voilà un bon pour dix litres, mais ne vous pochardez pas !

— Non, syndic ; merci, syndic !

— Et puis, soyez prudents, je ne veux point d'accidents !

— Soyez tranquille, on s'y connaît, nous !

Le soir, tout ce que la commune compte d'hommes valides s'entasse dans la grande chambre de la Maison-de-ville ; la fanfare locale, sous la direction du caporal trompette joue autour du billard ; la société de chant, le régent en tête, prend position à la table d'en haut ; la municipalité en corps avec quelques précaux occupe la table du fond, dominant le tout de sa paternelle autorité.

De temps en temps une détonation de tête-de-chat retentit dans la campagne. Morceaux de musique, morceaux de chant alternent, la gaité s'établit peu à peu. Ce n'est pas le tout que ça, dit le syndic à ses collègues, il faudra bien que quelqu'un dise un mot ; vous savez, messieurs, que je ne suis pas orateur, donc c'est à vous à vous arranger !

— Commence voir, Pierre, toi qui vas par le Grand Conseil.

— Oh ! moi, je ne commence pas.

— Et toi, Louis, dis voir quelque chose.

— Après, tant que vous voudrez, mais je ne veux pas commencer.

— Si seulement Philippe était par là, il causerait assez, lui.

— Le voilà justement qui entre, il faut lui dire ! Oh ! alors, lui, pour causer, c'est un tout fin.

— Philippe, viens voir ici, dit le syndic ; voilà ces messieurs qui ont pensé à toi pour dire deux mots sur la circonstance ; es-tu d'accord ?

— Pourquoi pas ; seulement laissez-moi boire un verre avant.

— Eh bien, tiens, et puis, en route ; monte sur le tabouret.

— Silence ! silence ! crie-t-on de tous côtés.

— « Citoyens et confédérés, dit l'orateur — il y avait deux ouvriers allemands dans la salle —